

APPENDICE

II

Comment l'Allemagne a traité la Belgique. Nécrologe des villes et villages de Belgique.

Le gouvernement allemand, irrité de la résistance inattendue que nous avons opposée à l'agression criminelle et vexé du tranquille dédain avec lequel nous avons repoussé sa déshonorante invitation du 8 août, a décidé de recourir contre nous à la manière forte qui est dans la tradition prussienne. Le quartier-maître général, M. von Stein, a pris la peine de nous en prévenir en même temps qu'il le notifiait à l'armée allemande pour la gouverne de celle-ci :

« La Belgique ayant repoussé nos avances, elle aura à supporter toutes les conséquences de sa conduite (1). »

Pour bien se rendre compte de ce que M. von

(1) Da Belgien unser Entgegenkommen abgewiesen hat, so hat es alle Folgen dieses Handelns allein zu tragen. (Communiqué du 23 août 1915.)

Stein entend par les *conséquences de sa conduite*, il est indispensable de savoir ce que l'état-major prussien enseigne au sujet du droit de guerre et de ses applications. Partant de ce principe que le but de la guerre est la victoire et que tout ce qui sert à faire atteindre ce but est licite, voire même louable, l'état-major repousse bien loin toutes les considérations étrangères et envisage de très haut les exigences formulées au nom de la justice et de l'humanité. Plein de mépris pour cette phraséologie des professeurs de droit international, il formule nettement sa manière de voir :

« Une guerre énergiquement conduite ne peut être uniquement dirigée contre l'ennemi combattant et contre ses moyens de défense, mais elle *tendra et devra tendre également à la destruction de ses ressources matérielles et morales*. Les considérations humanitaires, telles que les ménagements relatifs aux personnes et aux biens, ne peuvent faire question que si la nature et le but de la guerre s'en accommodent (1). »

Cette doctrine sauvage appartient en propre à la Prusse; ses généraux, qui en sont les inventeurs, l'ont communiquée à ses hommes d'Etat, et ceux-ci en ont imbu tous les défenseurs de leur politique,

(1) *Kriegsgebrauch im Landkriege*, p. 3. (WAXWEILER, p. 185).

en sorte qu'on peut la considérer comme la marque distinctive du prussianisme. La Prusse en a eu longtemps le monopole. Mais après avoir fait l'empire allemand à son image et à sa ressemblance, elle l'a inculquée à tous les enfants de l'Allemagne; aussi voyons-nous qu'elle infecte aujourd'hui toute la presse de ce grand pays: ses orateurs la proclament, ses écrivains militaires la formulent en axiomes, et s'il y a en Allemagne des consciences qu'elle révolte, ces consciences se contentent d'une réprobation silencieuse. Chez la grande masse des Allemands qui ont la parole, il est acquis que, pour triompher, tous les moyens sont bons; que les plus cruels, les plus atroces sont les meilleurs, s'ils sont les plus efficaces et qu'il n'y a pas lieu de douter de leur efficacité. Aussi considèrent-ils qu'il faut y recourir sans scrupule, et ceux qui y mettent quelque pudeur ajoutent, par acquit de conscience, que c'est encore, en définitive, le procédé le plus humain, puisqu'en terrorisant les populations on brise plus vite leur résistance et on diminue la durée de la lutte: « L'officier, dit le *Kriegsgebrauch*, se rendra compte que la guerre comporte forcément une certaine rigueur, et, bien plus, que la seule véritable humanité consiste souvent dans l'emploi *rücksichtslos* de ces sévérités (1). » Cette

(1) *Kriegsgebrauch*, p. 7.

doctrine a gagné tout le monde. Ecoutez comment s'exprime à ce sujet le député Erzberger, membre de ce parti du Centre qui naguère se couvrit de gloire en défendant contre la tyrannie bismarckienne les droits imprescriptibles de la conscience humaine et qui aujourd'hui, séduit, ce semble, par l'espoir de devenir un parti gouvernemental, paraît avoir oublié les traditions de Mallinckrodt et de Windhorst : « Le manque le plus absolu de ménagement pendant la guerre est en réalité, si on l'applique d'une manière raisonnable, le procédé le plus humain. Si l'on est en état, par un moyen quelconque, d'anéantir tout Londres, cela est plus humain que de laisser un seul Allemand verser son sang sur le champ de bataille, parce que, par le moyen de cette cure radicale (*sic*), on arrive le plus vite à la paix. Les hésitations, les atermoiements, les égards et les ménagements ne sont qu'impardonnable faiblesse. L'action énergique et sans scrupule, c'est de la force et elle conduit à la victoire (1). »

Ces paroles se passent de commentaire. Bornons-nous à souligner la définition toute prussienne de l'humanité que nous offre ici le naïf orateur. Si je m'en emparais pour dire qu'il est plus humain

(1) ERZBERGER dans le *Tag*, n° 30 1915, cité par PRÜM, p. 22.

d'anéantir tout Berlin que de laisser un seul Belge verser son sang sur le champ de bataille, je crois bien que dans toute l'Allemagne je serais considéré comme le plus monstrueux représentant de ce pays de criminels qui s'appelle la Belgique.

M. Erzberger, lui, n'est pas une triste exception dans son peuple. Si l'on veut entendre un lettré, voici M. Walter Blum qui formule les mêmes pensées en les appliquant à la conduite des armées allemandes en Belgique : « Il n'est pas douteux, écrit-il, que les incendies et les fusillades des premiers jours de la guerre ont enlevé aux grandes villes belges la tentation de s'en prendre aux garnisons relativement faibles que nous y laissions. Si Bruxelles est occupée par nous, si nous y circulons librement comme chez nous, il ne faut pas douter un instant que la capitale a eu peur et a peur encore de notre vengeance (1). »

Ces déclarations ne sont pas moins édifiantes que celles de M. Erzberger. Comme le député du Centre, le romancier nous avoue que les atrocités ont été voulues. Si l'on a versé des flots de sang innocent, si l'on a martyrisé une nation entière, c'est pour que Messieurs les officiers prussiens puissent se promener à Bruxelles, « librement,

(1) *Kölnische Zeitung*, cité par WAXWEILER, p. 212.

comme chez eux ! » On ne saurait mettre plus d'ingénuité dans l'aveu du crime (1).

C'est cette perversion de la conscience d'un grand peuple qui explique la manière dont les Allemands ont fait la guerre en Belgique. Mais si elle l'explique, elle n'en donne pas le motif. Les Allemands pouvaient faire une guerre de peuple civilisé. Ils pouvaient se contenter d'agir comme en 1870, où ils se sont abstenus des horreurs comme celles qu'ils ont commises en Belgique. La vraie raison de leurs cruautés, c'est, outre la colère que leur causait notre résistance inattendue, le besoin d'avoir raison le plus tôt possible de cette résis-

(1) Je suis en état de confirmer les aveux de M. Blum. En visitant les ruines de nos villes et de nos villages, j'ai fait mes constatations instructives. C'est que les quartiers détruits par les Allemands sont d'ordinaire ceux qui avoisinent, voire même entourent les bâtiments où ils campaient. Pourquoi ? Parce qu'ils tenaient à s'isoler pour n'avoir pas à craindre une attaque. A Louvain, ils occupaient la gare, et toutes les rues entourant la gare sont brûlées. Pour masquer la chose, ils ont inventé qu'on avait tiré sur eux : pitoyable mensonge que les prochaines monographies mettront en pleine lumière. Mais les maisons d'où l'on aurait tiré sont intactes, telle à Aerschot la maison du bourgmestre. Pourquoi ? parce qu'ils y logeaient. De même à Termonde : l'une de ces maisons porte même cette inscription : « Epargner cette maison, Streckfuss. »

tance pour ne pas perdre cet atout de rapidité qui était, dans leur pensée, le gage de leur triomphe. Nous étions sur leur chemin, nous leur barrions la route de Paris, où ils devaient être à tout prix dans les huit jours ; se laisser arrêter, dans leur course au clocher vers la Babylone moderne, par les lenteurs d'une guerre conduite selon les lois de l'humanité, c'était perdre l'atout et avec lui la partie. Dès lors, le mot d'ordre ne pouvait être que : « Tue ! Tue ! Pas de quartier ! Feu et sang ! »

Je sais qu'il y a une autre explication encore : la colère contre les francs-tireurs. Il n'y a jamais eu de francs-tireurs en Belgique, sinon dans l'imagination des soldats allemands hypnotisés par les chefs. Mais enfin les soldats l'ont cru dès le premier jour de leur entrée en Belgique comme lettre d'Évangile. On leur a dit que le franc-tireur était le dernier des misérables et que tous les Belges étaient des francs-tireurs. C'est sous l'empire de cette suggestion qu'ils se sont livrés à la fureur homicide. On peut dire que depuis la dévastation du Palatinat, l'Europe n'a plus été témoin d'une guerre qui semble nous ramener directement aux horreurs et aux atrocités de la guerre de Trente Ans. Aucune des nations qui sont aux prises dans ce terrible conflit n'a pâti comme a pâti la Belgique, et l'on dirait que la mesure des souffrances qui nous ont été infligées est en raison inverse

de nos responsabilités. Les autres belligérants n'ont vu l'ennemi occuper qu'une partie relativement petite de leur territoire, et ils ont gardé dans le reste de celui-ci une réserve suffisante de ressources pour soulager l'infortune des régions envahies. Nous autres, au contraire, nous avons vu notre petite patrie tout entière, de l'est à l'ouest et du nord au sud, occupée militairement depuis le début des hostilités sans qu'aucun secours ne vint d'aucun côté; l'ennemi qui a brûlé nos villes et villages et massacré nos populations a emporté tout ce que nous avons de vivres, et, sans la charité de l'Amérique, nous mourrions de faim.

Que l'on m'entende bien ! Je n'accuse pas en bloc les soldats allemands. Le patriotisme endolori ne me fera pas dépasser les limites de la justice, et je ne m'associe en rien aux cris de fureur des fanatiques qui dénoncent dans tout Allemand un monstre qui doit être mis au ban du genre humain. L'armée allemande a toutes les qualités dignes de l'armée d'un grand peuple : le patriotisme, le courage, la discipline, l'endurance. C'est donc un instrument merveilleux aux mains de ses chefs, instrument merveilleux pour le bien et le mal, selon les dispositions de celui qui commande, et auquel elle obéit *perinde ac cadaver*. Aussi les excès individuels, s'ils n'y ont pas disparu, y sont-ils ramenés à une espèce de *minimum*; si nom-

breux qu'ils soient encore, ils ne seront jamais que des exceptions à la règle (1).

Il y aurait donc sous ce rapport un immense progrès sur les guerres précédentes d'autrefois, l'Europe civilisée aurait lieu de s'en féliciter. Mais ce progrès n'est pas si grand qu'on pourrait le croire à première vue. Si les atrocités individuelles ont diminué, les atrocités collectives n'ont pas cessé; la férocité a passé des simples soldats à leurs chefs ou plutôt elle s'est conservée chez ceux-ci, tandis que dans la masse elle s'attachait au souffle d'humanité qui sortait de la

(1) Exceptions d'ailleurs nombreuses, et si je le note en passant, c'est pour répondre à l'outrecuidante assurance de la presse allemande, qui les nie avec une audace sans pareille. Je renvoie aux rapports de notre commission d'enquête, où toutes les dépositions, sans doute, ne sont pas garanties, mais dont l'ensemble constitue un document formidable que je défie les apologistes prussiens d'anéantir. Je rappelle que notre commission d'enquête, nommée le 7 août par M. Carton de Wiart, se compose du président de la Cour de cassation, de deux conseillers à la Cour d'appel et de deux professeurs de l'Université de Bruxelles. Plus tard, elle fut présidée par l'ancien président de la Chambre, M. Cooreman, dont l'impartialité fut toujours reconnue par tous les partis.

M. Grasshoff ricane. Cette commission est nommée par un politicien ! Eh ! par qui donc voulez-vous qu'elle soit nommée, sinon par le ministre de la justice ? Il ajoute : « On a fait rapport sur les atrocités alle-

société civilisée du XIX^e et du XX^e siècles. C'est le commandement, haut et bas, de l'armée allemande qui prend la responsabilité des crimes; c'est lui qui les ordonne, c'est lui qui préside à leur exécution. Toutes les horreurs dont la Belgique a été le théâtre ont été froidement décidées par des officiers dont le prussianisme avait déformé la conscience et qui avaient pour code le *Kriegsgebrauch*; elles ont été exécutées par des malheureux soldats qui parfois obéissaient en pleurant, sous la menace du browning du capitaine. On en a vu tomber à genoux devant la femme dont ils venaient de fusiller le mari, et d'autres s'écrier, au spectacle des scènes de Termonde incendiée : « C'est une honte ! »

Là est la particulière gravité de la situation.

mandes avant qu'elles fussent commises. » Mais votre *ultimatum*, crime par excellence, est du 2 août, et vos premières atrocités des 4, 5 et 6. C'était déjà assez bien, et cela promettait !

Au dire du même Grasshoff, la commission accepte tout *kritiklos* (p. 32).

Pour Louvain, il cite von Ermach et Graven (p. 36-46).

Pour Andenne, un major.

Pour Tamines, l'ouvrier allemand Graf.

Pour Aerschot, il ment (p. 42).

Pour Dinant, il ment (p. 43).

Et voilà comment Grasshoff se flatte d'avoir écarté notre commission d'enquête. Non, non, monsieur !

En plein XX^e siècle, dans les régions où bat le cœur de la civilisation moderne, des hommes intelligents, honnêtes et accessibles à la pitié sont convertis en valets de bourreaux par des autorités militaires à qui semblent faire défaut les plus élémentaires notions de la justice et du droit. Qu'on lise maintenant dans son ensemble le communiqué suivant du Quartier-maître général von Stein, dont j'ai cité une phrase plus haut : « La sommation adressée pour la seconde fois à la Belgique de conclure un accord avec l'Allemagne a fait naître dans notre peuple la crainte que l'Allemagne ne soit disposée à faire des concessions. Cette crainte n'est pas fondée. Il s'agissait, après nos premiers succès, d'une dernière tentative pour ramener l'opinion belge égarée. C'eût été pour son propre bien. Mais la Belgique ayant repoussé nos ouvertures, elle aura à en porter elle-même les conséquences. Nos opérations n'ont pas été arrêtées un seul instant par la démarche faite auprès du gouvernement belge; elles seront continuées avec une impitoyable énergie. » (23 août).

Voilà comment parle ce puissant, et j'invite tous les lecteurs à bien peser ses paroles. M. von Stein, qui n'a pas réussi à ramener l'opinion belge, entend être plus heureux auprès de l'opinion allemande. Il fait à son peuple l'injure de

le rassurer contre la crainte que l'état-major allemand ne soit accessible à un sentiment d'humanité vis-à-vis de la Belgique coupable de défendre son honneur. Il lui promet que, tout au contraire, la coupable sera traitée avec la dernière rigueur : *mit rücksichtslos Energie*. On admirera surtout la beauté de ce *rücksichtslos*, mot allemand intraduisible, que j'ai rendu d'une manière fort imparfaite par *impitoyable*, et qui dit beaucoup. Fabriqué en Prusse, *rücksichtslos* signifie au pied de la lettre *sans ménagement* ou plutôt, *sans égard pour rien*, et c'est bien dans ce sens qu'ont été appliquées les instructions. Pas d'égard pour rien, ni pour le sexe, ni pour l'âge, ni pour ces grandes choses qui sont le patrimoine de l'humanité : la religion, la science, l'art; ni pour ces sentiments élémentaires qui ne sont pas absolument ignorés des sauvages eux-mêmes : le droit, la justice, la pitié. *Rücksichtslos*, c'est-à-dire à la prussienne, en exterminant, s'il le faut, une ville entière pour punir le moindre délit, fictif ou réel, attribué à un Belge contre un soldat allemand. Dira-t-on que je calomnie le haut commandement allemand ? Qu'on écoute donc ceci :

« Si les braves enfants de notre peuple qui vont au danger et à la mort pour la patrie, si nos blessés, nos médecins, nos infirmiers sont cours d'Europe, notamment à Bucarest, au dire de

tion aveuglée et en délire, si la sécurité de notre armée est compromise sur ses derrières par des hordes de bandits, c'est une loi de la conservation et un saint devoir pour les autorités militaires d'y mettre ordre au moyen des mesures les plus sévères. *Dans ces cas, les innocents doivent pâtir comme les coupables*. En diverses rencontres, les chefs de notre armée n'ont pas laissé douter que la vie humaine ne peut pas être respectée lorsqu'il s'agit de réprimer les infamies. *Que des maisons, voire de florissants villages et même des villes entières soient anéanties à cette occasion, cela est sans doute déplorable, mais ne doit pas donner lieu à un déploiement de sentimentalité déplacée. Ces villes et ces villages ne doivent pas valoir pour nous la vie d'un seul soldat. Cela va de soi et n'a pas besoin d'être dit, etc. (1).* »

L'auteur de cette parole de monstre est le général von Bissing, qui commandait alors le VII^e corps d'armée et est aujourd'hui gouverneur-général de Belgique. Comme il est évident que cet homme ne se rend pas même compte de la portée de son langage, il pousse l'inconscience jusqu'à écrire dans la même proclamation que *cette manière de comprendre le devoir est l'expression d'une civilisation supérieure*.

(1) *Kölnische Zeitung*, 3 septembre 1914.

Ce n'est pas le seul von Bissing qui veut que les innocents soient punis avec les coupables, voire même pour les coupables. Son prédécesseur au gouvernement général de la Belgique, le maréchal von der Goltz, écrit de son côté : « *Les localités seront punies sans miséricorde, peu importe qu'elles soient complices ou non.* » Le général von Micher dit à la ville de Wavre : « *Les innocents souffriront avec les coupables (1)* ». On n'en finirait pas s'il fallait citer toutes les déclarations de ce genre. Il n'y a qu'à prendre acte de ces paroles et à constater que la culture prussienne n'est pas la même que celle de l'humanité.

Les Allemands se plaignent souvent du peu de sympathie que leur nation rencontre à l'étranger, et leurs journaux aiment à expliquer ce phénomène par la jalousie que leur supériorité inspirerait aux autres peuples. Ils se trompent. Si, comme il est malheureusement vrai, l'Allemagne est détestée presque partout, si même des populations de race germanique, comme le Luxembourg (2) et l'Alsace, se jettent du côté français par horreur du casque à pointe, n'en cherchez pas la cause ailleurs, Allemands, que dans la « cul-

(1) WAXWEILER, p. 206.

(2) Le Grand-Duché de Luxembourg possède une chanson populaire due à son meilleur poète, Michel

ture supérieure » à la Bissing, que le militarisme prussien vous a inoculée. Tant que le premier traîne-sabre venu pourra en votre nom parler ce jargon digne d'Attila et de Gengiskhan, tout homme civilisé redira avec le poète :

« Je rends grâce au Ciel de n'être pas *Germain*
« Pour conserver encore quelque chose d'humain.

Mais, m'objectera-t-on, un général n'engage pas la responsabilité de l'armée allemande tout entière. J'en tombe d'accord, encore qu'on puisse appliquer ici avec quelque vraisemblance le vieil adage : *Ab uno disce omnes*. Mais ce qui permet de conclure de Bissing à tous ses collègues, c'est le fait qu'ayant à choisir le gouverneur de la Belgique occupée par ses troupes, l'empereur Guillaume II n'a trouvé personne plus digne de ces hautes fonctions que ce même Bissing.

On peut se figurer ce qu'est devenu un pays livré à de pareils maîtres. L'homme maître de l'homme devient une brute; la bête qui som-

Lenz, et contenant ces deux vers qui sont devenus proverbiaux dans le pays :

Men wille këng Pruisse zën.

Men wille bleven wât men sîn.

(« Nous ne voulons pas devenir Prussiens, nous voulons rester ce que nous sommes. »)

meille au fond de toute conscience humaine se réveille et hurle de joie à la pensée du carnage. Tue ! Tue ! On se rue à la viande; on n'épargne rien, ni l'âge, ni le sexe, ni sacré ni profane; tout doit être tué, tout doit être brûlé, tout doit être enlevé; s'il reste des vivants il leur suffira de garder des yeux pour pleurer. Le général sera content s'il voit le carnage; il n'aime pas le soldat qui s'attendrit; c'est de la *Gefühlsduselei*, et il n'en faut pas. Ainsi le veut le *Kriegsgebrauch*.

Et voilà d'après quelles lois le sort de la Belgique sera réglé !

Nécrologe des villes et villages de la Belgique.

Qu'on me permette de tracer un rapide tableau.

Je suis à la trace les massacreurs, dont l'itinéraire est marqué par des tombes et par des ruines, comme celui des Vandales dont la célèbre lettre de saint Jérôme à Ageruchia énumère les cités gauloises détruites : Mayence, Worms, Reims, Amiens, Arras, Tournai, etc... S'il revenait, son catalogue serait plus lugubre encore;

rien que dans la seule petite Belgique, il aurait à compter : Visé, Herve, Andenne, Aerschot, Louvain, Tamines, Dinant, Termonde, Dixmude, Ypres, Nieuport, sans parler de la multitude des villages incendiés et des ruines faites à Liège, à Namur, à Malines, etc... La différence, c'est qu'alors les destructions étaient l'ouvrage de barbares et qu'elles le sont aujourd'hui d'un peuple qui prétend marcher à la tête de la civilisation.

Le début, c'est Herve et Visé anéantis. A Herve, 50 civils sont fusillés et 300 maisons brûlées; parmi les fusillés, mon ancien élève Denis Lequarré, docteur en sciences historiques. Puis les Allemands entrent à Liège. Le 19, ils sont à Aerschot, où ils fusillent 149 civils, brûlent 400 maisons et pillent tout. Le même jour, ils arrivent à Louvain; ils y sont tranquilles jusqu'au 25, puis, sous prétexte que les civils ont tiré, ils fusillent la population, brûlent la plus belle partie de la ville; la bibliothèque de l'Université est réduite en cendre; l'Université elle-même est anéantie. Le recteur magnifique et les professeurs de la faculté de théologie sont poussés sur le chemin de Tervueren à coups de crosses, couverts d'ignobles injures et de menaces de mort. M. Van der Linden, de l'Université de Liège, tiré hors

de sa cave à Louvain, arraché à sa famille, est maltraité et menacé de mort. Van Gehuchten, l'illustre physiologiste, admiré dans le monde entier, après avoir vu piller, puis brûler sa maison, dans laquelle périt le manuscrit de son chef-d'œuvre sur le système nerveux, fruit du travail de sa vie entière, se retire en Angleterre et meurt peu après en exil, à Cambridge (1).

Quelques jours plus tard, ils sont à Andenne, où ils fusillent 100 personnes. Le 22, ils sont à Tamines; 650 hommes y ont été fusillés les 22 et 23 août sur la place publique; cela n'allait pas assez vite, on acheva le reste à la mitrailleuse; 264 maisons furent incendiées, des femmes et des enfants périrent brûlées ou asphyxiées. Le même jour, ils atteignent Dinant. Arrêtons-nous quelques instants dans cette ville.

Dinant et toute sa vallée étaient la perle de la Belgique, et il est peu de Belges qui n'aient pas goûté le charme de ce séjour. Dinant n'existe plus. Elle n'avait donné aucun grief à l'ennemi : dès les premiers jours de l'invasion, 300 armes avaient été déposées à l'hôtel de ville; les instructions du gouvernement sur l'attitude à garder par

(1) Funérailles du professeur Van Gehuchten, à Cambridge, le 14 décembre 1914, décrites par le *Nieuwe Rotterdamsche Courant* du 22 décembre.

la population civile avaient été affichées et répandues à profusion. Mais lorsqu'ils y arrivèrent, les Allemands rencontrèrent les Français, qui leur disputaient la ville et leur firent perdre beaucoup de monde. Comme toujours, l'ennemi exaspéré se vengea sur la population désarmée et inoffensive. La ville fut incendiée: sur 1,650 maisons, 900 à 1,000 furent réduites en cendres. Ce qui restait de la population, dont la plus grande partie avait fui dès le 23 août, fut exterminée: entre 600 et 700 personnes, sans compter ceux qui moururent de leurs blessures dans les hôpitaux. De cet épouvantable nombre de victimes, 606 ont été identifiées jusqu'à présent; on en a publié la liste avec nom, prénoms, profession, domicile et âge de chacun. Je l'avoue, je me suis senti pâlir en ouvrant ce sinistre document où, dans un encadrement de deuil, répondent à l'appel de la mort tant de pauvres gens pacifiques. En parcourant la liste, vous pouvez compter que des familles entières ont été exterminées : parents, grands-parents et enfants des deux sexes. Il y a des noms qui figurent six, sept, huit, neuf et onze fois dans ce martyrologe (1); mais il en

(1) Six fois : Collignon, Laforêt, Toussaint.
Sept fois : Gaudinne, Monin.

est peu qui soient isolés. Le sexe féminin y est représenté par 69 noms; on y rencontre 23 septuagénaires, dont 5 femmes, et 3 octogénaires, dont : Florent Gaudine, âgé de 80 ans, Marie Toussaint-Delimoï, âgée de 81 ans, André, qui en avait 88! On trouvera peut-être que c'était gaspiller les balles allemandes que de les tirer sur ces pauvres ruines humaines. D'autre part, je me persuade que les penseurs allemands, qui estiment qu'on doit nous abattre comme des bêtes fauves trouveront plus de satisfaction dans la petite liste suivante, qui montre que leur conseil a été bien suivi, puisque l'on a exterminé les francs-tireurs en herbe et qu'on n'a pas épargné même ceux qui étaient encore leur mère. Il y a parmi les victimes 20 enfants de moins de 14 ans, parmi lesquels 17 en ont moins de 10; je m'en voudrais de substituer mes réflexions à la sobre éloquence du tableau que voici :

Marthe Beaujot, 13 ans;
 Henriette Roulin, 12 ans;
 Marguerite Morelle, 11 ans;
 Dupont (fils), 10 ans;
 Georgette Charlier, 9 ans;

Huit fois : Charlier, Lion.
 Neuf fois : Bultot, Georges.
 Onze fois : Jacquet.

Robert Bultot, 9 ans;
 Dupont (fils), 8 ans;
 Emile Meurar, 7 ans;
 Eva Meurat, 6 ans;
 Marie Beaujot, 5 ans;
 Marcel Bovy, 4 ans;
 Michat André, 3 ans;
 Gilda Marchot, 2 ans;
 Claire Struvay, 2 ans;
 Maurice Bétémps, 1 an 7 mois;
 Félix Balleux, 1 an 6 mois;
 Gilda Gevon, 1 an 6 mois;
 Edmond Bourguignon, 1 an 4 mois;
 Nelly Pollet, 1 an;
 Jean Rodrigue, 5 mois;
 Fivet, 3 semaines.

Pour le coup, Charles le Téméraire est passé; il n'a pas fait périr les femmes; il a respecté leur dignité et leur deuil; il ne s'est pas acharné sur les enfants; il a laissé à Guillaume l'Exterminateur l'honneur de l'avoir fait oublier. Et maintenant, flots de la Meuse qui charriez vers la mer les cadavres d'une race impure, allez apprendre aux nations que Dinant n'est plus, et dites-leur de laisser passer la justice de l'Allemagne!

Le dimanche 23 août, les troupes allemandes

arrivent à Hermeton. C'est là, dans une villa sur le flanc du coteau, que passait ses vacances le professeur Ponthière. Fils de ses œuvres, il était devenu par sa science et par son talent professeur à l'Université de Louvain. L'étranger connaissait et respectait son nom, que l'on trouvait au bas de plus d'un article paru dans les revues anglaises, françaises et allemandes (1). Son mérite lui avait valu la croix de chevalier de l'Ordre de Léopold et celle de la Légion d'honneur. C'est ce savant distingué que les Prussiens fusillèrent avec son beau-frère, l'abbé Schloegel, curé d'Hastière-par-Delà, le 14 août, à Hermeton.

Pendant ce temps, les Allemands envahissaient Hastière-par-Delà. Ils fusillaient le docteur Halloy, médecin de la Croix-Rouge; ils allaient prendre dans sa maison le boucher Alphonse Aigret et le fusillaient avec son fils aîné; ils fusillaient encore le fermier Jules Rifon et le fermier Bodon avec ses deux fils et dix autres habitants; en même temps, ils pillaient le village et incendiaient la plupart des maisons. La vieille église d'Hastière-par-Delà fut odieusement profanée.

Jusqu'à présent, il est établi que dans la seule province de Namur, qui compte 364,000 habi-

(1) Notamment dans *Stahl und Eisen*.

tants, près de 2,000 personnes inoffensives, hommes, femmes et enfants, ont été massacrées. Vingt-et-un villages ont été brûlés dans l'arrondissement de Dinant, outre le chef-lieu; vingt ont été pillés, saccagés et en partie incendiés dans celui de Philippeville; dans celui de Namur, pour lequel on n'a que les chiffres de trois cantons sur six, on connaît actuellement 1,160 maisons brûlées; ce chiffre sera probablement majoré du double quand on possédera le relevé total.

La province de Luxembourg n'a pas été mieux traitée. Là aussi, les Allemands ont eu à lutter contre les Français; là aussi, ils ont assouvi leur rage sanguinaire sur la population civile, prétendant toujours qu'elle avait participé à la lutte.

Voici, d'après l'*Ami de l'Ordre*, qui paraissait à Namur sous le contrôle de l'autorité allemande, un aperçu sommaire de ce qui s'est passé dans cette région :

La partie la plus éprouvée est la partie sud-ouest de la province.

Les grands combats entre Allemands et Français se sont déroulés surtout à partir de Neufchâteau vers la frontière du sud.

A Neufchâteau, il y a eu 25 hommes tués et 30 maisons brûlées.

A Bertrix, 20 fusillés.

Les villages d'Anloy, Claireuse, Villance, Maisin, Porcheresse, Jehonville ont été fort éprouvés. De même les villages de Rulles, Houdemont, Jamoigne, Isel, Les Bulles.

A Etthe, tout a été détruit, y compris l'église. Plusieurs fusillés, parmi lesquels M. le Vicaire.

Tintigny est anéanti. Il y a eu 33 fusillés, dont M. le Curé, M. Lefèbvre, notaire, ancien président du Conseil provincial, M. le bourgmestre Lamotte et son fils, M. Draine, instituteur.

A Etalle, 30 maisons brûlées et plusieurs personnes fusillées, parmi lesquelles M. le Vicaire et M. Lebrun, brasseur.

A Rossignol, 125 hommes fusillés.

A Houdemont, le curé est tué.

A Musson, 110 maisons incendiées, 5 hommes vivants.

A Baranzy, population décimée, 15 maisons brûlées.

A Signeux, tout est détruit.

A Virton, pas de dégâts. Un seul obus est tombé sur l'infirmerie du collège Saint-Joseph, où se trouvaient 10 blessés allemands et français, qui ont été tués.

Le R. P. Bernard Gillet, des Bénédictins de Maredsous, a été tué à Anloy. C'est le cinquième

membre de cette famille qui succombe au cours de cette épouvantable guerre.

Puisque l'autorité militaire a autorisé la publication de cet inventaire, on peut conclure que l'*Ami de l'Ordre* n'a pas exagéré, dit le *Journal de Roubaix* du 13 octobre 1914.

Cette riche énumération ne donne pas une idée de l'horreur des massacres qui ont dépeuplé les humbles villages forestiers de ce pays, qui est le mien et dont j'ose dire que tous les deuils ont déchiré mon cœur. Quand vous lisez qu'à Rossignol on a fusillé 125 hommes, cela vous fera sans doute frémir d'indignation à la pensée d'une si odieuse hécatombe humaine. Mais que direz-vous lorsque je vous aurai appris que ce village comptait une population de 825 habitants et que par conséquent tous les chefs de famille et tous les hommes adultes y ont été massacrés indistinctement. A Musson, où l'on vous dit qu'il reste cinq hommes vivants, il y avait 1,750 habitants avec 383 maisons. L'esprit se refuse à la pensée de la boucherie dont ce malheureux village a dû être témoin, et on se réfugie dans l'idée que la majorité de la population avait pris la fuite.

Dans le beau et grand village d'Etthe, il reste une demi-douzaine de maisons oubliées par les incendiaires. L'église n'a pas été épargnée; isolée

sur sa colline, ce noble monument, qui faisait l'orgueil du village, semblait protégé contre la contagion de l'incendie; il fallait des mains exercées au métier pour en faire la proie des flammes. La plume tremble à reproduire le chiffre de fusillés : 300 au dire de la commission d'enquête, 250 selon des témoins dignes de foi. Aucun de ces malheureux n'était coupable; mais les soldats français étaient abrités avec eux dans leurs maisons et lorsque ceux-ci eurent fui devant le nombre, les Allemands ne trouvèrent plus que les civils. Tous, hommes et femmes, furent extraits de leurs caves et emmenés hors du village; là on mit d'un côté les hommes et de l'autre les femmes, qui virent fusiller sous leurs yeux leurs maris, leurs frères, leurs fils. Des renseignements personnels me permettent d'entrer ici dans quelques détails. M^{me} Capon-Masoin, sœur de feu M. Ernest Masoin, professeur à l'Université de Louvain, s'était réfugiée dans sa cave avec son fils, sa fille et son gendre. Quand ils entendirent les Allemands dans la maison, sa fille, alla, une bouteille de vin à la main, pour les apaiser, et, les voyant à l'entrée de la cave : « Grâce ! Messieurs, » leur dit-elle. Au même instant, un coup de feu retentit et elle vint rouler aux pieds de sa mère. Celle-ci fut ensuite témoin du supplice de son fils et de son gendre, après

quoi, on la laissa repartir, pour contempler sa maison qui flambait. Les généreux vainqueurs lui laissaient, selon leur formule, les yeux pour pleurer.

Il fallait enterrer toute la chair humaine qui se décomposait là au soleil d'août, et qui, à moitié rôtie par la flamme, dégageait au milieu des vapeurs de l'incendie, d'affreuses exhalations. Partisans de la division du travail, les Prussiens se réservaient celle du bourreau; celle de fossoyeur était laissée aux victimes survivantes. Comme il n'y avait plus personne à Ethe, on alla requérir la population masculine de Latour, à une lieue de là. Fut-ce une invitation ou un ordre? On n'a pas su me le dire, mais les hommes partirent, au nombre de soixante-dix, ayant à leur tête leur curé M. Glouden et un prêtre en retraite, M. l'abbé Zender. Ils portaient rassurés, puisqu'il n'y avait eu aucune rencontre à Latour et que, par conséquent, il n'existait pas même de prétexte pour sévir contre eux; ils allaient donc à leur mission de charité. Quand ils arrivèrent à Ethe, ils n'y trouvèrent pas les soldats qui les avaient réquisitionnés; on prétendit qu'ils étaient les habitants du village et on les fusilla tous! Et cependant, l'abbé Zender, qui parlait allemand, put expliquer aux massacreurs qu'il y avait un malentendu; mais ceux-ci trouvèrent plus simple de tout exter-

sur sa colline, ce noble monument, qui faisait l'orgueil du village, semblait protégé contre la contagion de l'incendie; il fallait des mains exercées au métier pour en faire la proie des flammes. La plume tremble à reproduire le chiffre de fusillés : 300 au dire de la commission d'enquête, 250 selon des témoins dignes de foi. Aucun de ces malheureux n'était coupable; mais les soldats français étaient abrités avec eux dans leurs maisons et lorsque ceux-ci eurent fui devant le nombre, les Allemands ne trouvèrent plus que les civils. Tous, hommes et femmes, furent extraits de leurs caves et emmenés hors du village; là on mit d'un côté les hommes et de l'autre les femmes, qui virent fusiller sous leurs yeux leurs maris, leurs frères, leurs fils. Des renseignements personnels me permettent d'entrer ici dans quelques détails. M^{me} Capon-Masoin, sœur de feu M. Ernest Masoin, professeur à l'Université de Louvain, s'était réfugiée dans sa cave avec son fils, sa fille et son gendre. Quand ils entendirent les Allemands dans la maison, sa fille, alla, une bouteille de vin à la main, pour les apaiser, et, les voyant à l'entrée de la cave : « Grâce ! Messieurs, » leur dit-elle. Au même instant, un coup de feu retentit et elle vint rouler aux pieds de sa mère. Celle-ci fut ensuite témoin du supplice de son fils et de son gendre, après

quoi, on la laissa repartir, pour contempler sa maison qui flambait. Les généreux vainqueurs lui laissaient, selon leur formule, les yeux pour pleurer.

Il fallait enterrer toute la chair humaine qui se décomposait là au soleil d'août, et qui, à moitié rôtie par la flamme, dégageait au milieu des vapeurs de l'incendie, d'affreuses exhalations. Partisans de la division du travail, les Prussiens se réservaient celle du bourreau; celle de fossoyeur était laissée aux victimes survivantes. Comme il n'y avait plus personne à Ethe, on alla requérir la population masculine de Latour, à une lieue de là. Fut-ce une invitation ou un ordre? On n'a pas su me le dire, mais les hommes partirent, au nombre de soixante-dix, ayant à leur tête leur curé M. Glouden et un prêtre en retraite, M. l'abbé Zender. Ils partaient rassurés, puisqu'il n'y avait eu aucune rencontre à Latour et que, par conséquent, il n'existait pas même de prétexte pour sévir contre eux; ils allaient donc à leur mission de charité. Quand ils arrivèrent à Ethe, ils n'y trouvèrent pas les soldats qui les avaient réquisitionnés; on prétendit qu'ils étaient les habitants du village et on les fusilla tous! Et cependant, l'abbé Zender, qui parlait allemand, put expliquer aux massacreurs qu'il y avait un malentendu; mais ceux-ci trouvèrent plus simple de tout exter-

miner, si bien qu'à Latour il ne reste plus que des veuves !

A Saint-Léger, où il n'y a eu ni soldats belges ni français, onze personnes ont été fusillées; les hommes ont été enfermés dans l'église.

Les villages de langue allemande n'ont pas été épargnés. Je sais, par mon enquête personnelle, que Freylange est brûlé. A Fouches (Offen), où il n'y avait pas eu de lutte, le bourgmestre Nicolas Schnock fut arrêté par les soldats, le dimanche 23 août, entre les deux messes, pendant qu'il ramenait son bétail des champs, et sans qu'il eut donné le moindre grief. Conduit à Etalle, il y est pendu; la corde casse, il se sauve mais les soldats le rattrapent et le fusillent près de la Semois. C'est seulement en octobre qu'on le sut; on l'avait cru emmené en Allemagne. Le curé avait été arrêté aussi; on le dépouilla de tout l'argent qu'il portait sur lui et on le laissa partir.

L'épilogue des tueries dans les vallées de la Semois et de la Vire se passa les 23 et 25 à Arlon. Arlon a été épargné par une espèce de miracle; à part un agent de police, nommé Lempereur, fusillé dans la cour de l'*Hôtel Lejeune* pour un crime dont les bourreaux n'ont pas daigné rendre compte, aucun Arlonais n'a été tué. Cela tient sans doute à ce que les

metteurs en scène voulaient un public pour le spectacle dont ils allaient régaler cette ville. Il commença le matin du 23 août; deux hommes d'Etalle furent fusillés dans la paisible cour de l'église Saint-Donat, sous les tilleuls séculaires qui contemplant de là-haut les paisibles campagnes. L'après-midi, sur la place Léopold, ce fut le tour d'une femme qui fut fusillée avec ses deux fils, âgés de 18 et de 16 ans; le troisième, âgé de 13 ans, avait été relâché. Des officiers allemands prétendaient, les uns qu'elle avait servi d'espionne aux Français et causé la mort de 2,000 soldats allemands, les autres, qu'elle avait crevé les yeux à un de leurs blessés. On ne permit pas à la malheureuse mère, ni à ses enfants de recevoir les secours de la religion; du haut de sa fenêtre, l'abbé Becker leur donna l'absolution *in extremis* (1). Le 25, ce fut mieux encore. On avait razié dans les villages tout ce qu'on n'avait pas massacré les jours précédents, et plus de cent personnes, tant hommes que femmes, furent fusillées à la gare, par groupes de dix, les uns après les autres.

Telle a été la destinée du beau pays gaumais,

(1) Témoignage de M. l'abbé Becker, aumônier des Maristes d'Arlon.

un des plus doux que le Créateur ait départi aux enfants des hommes, et qu'habitait une population si intelligente et si joyeuse! Ce n'est plus aujourd'hui que le pays des veuves et des orphelins.

Godefroid KURTH

Professeur émérite à l'Université de Liège

Le
Guet-Apens Prussien
en Belgique

Avec une Préface de

S. E. le Cardinal D.-J. Mercier

Archevêque de Malines

Avant-Propos de M. Georges Goyau

— x —

PARIS

Honoré CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, 5

BRUXELLES

Albert DEWIT

53, RUE ROYALE, 53.

1919

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
<i>Avertissement</i>	VII
<i>Préface de S. E. le cardinal Mercier, Archevêque de Malines</i>	XI
<i>Avant-propos de Georges Goyau</i>	XV
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I. La neutralité belge depuis 1831.	7
CHAPITRE II. La Belgique à la veille de l'attentat.	23
CHAPITRE III. L'« ultimatum » allemand et la réponse de la Belgique	38
CHAPITRE IV. Comment les Prussiens essaient de justifier l'attentat	52
CHAPITRE V. La résistance de la Belgique à l'attentat prussien	91
CONCLUSION	120
APPENDICES :	
I. Comment l'Allemagne a calomnié le Gouvernement belge	129
II. Comment l'Allemagne a traité la Belgique. Nécrologe des villes et villages de Belgique	161 176
III. Comment l'Allemagne a traité le clergé belge	191
La tragédie d'Aerschot	207
